

M. de Boisgelin, archevêque d'Aix. Il avait garde d'y manquer. Son attention était singulièrement éveillée sur tous les événements politiques, sur toutes les questions de gouvernement. Il commente avec un intérêt passionné dans ses lettres les déclarations de guerre, les traités de paix et les conséquences qui peuvent en résulter pour la France, dont la gloire le préoccupe plus que sa propre fortune<sup>1</sup>. Le nom des nations étrangères, surtout de l'Angleterre, revient fréquemment sous sa plume et il apprécie en ces termes le succès de la guerre des Etats-Unis : « C'est un avantage incalculable que l'indépendance des colonies anglaises. Si nous pouvions faire un jour dans les Indes la même révolution qu'en Amérique, nous réduirions l'Angleterre à ses propres limites, et nous aurions affranchi pour jamais notre commerce et celui de l'Europe<sup>2</sup>. »

Les événements intérieurs tiennent naturellement plus de place dans l'esprit de Boisgelin que ceux du dehors. Il parle souvent des ministres, commente les bruits qui courent sur leur élévation et leur chute. Il les juge, il les voit, soit à cause de ses fonctions et des intérêts qu'il a à traiter avec eux pour la Provence et pour son ambition, soit parce qu'il les connaît. Il est l'ami de Turgot, son condisciple en Sorbonne. Il l'apprécie, il loue les réformes qu'il voulait opérer dans l'Etat<sup>3</sup>. Il raille spirituellement Malesherbes qui entre dans le ministère pour le quitter, et qui, après avoir énuméré un jour « avec une grande volubilité devant l'archevêque d'Aix, tout ce qu'il y avait à faire pour bien gouverner », ajoutait avec scepticisme : « Et de tout cela, si j'étais ministre, je ne ferais

1. Lettre inédite du 6 novembre 1776 : « Croyez-vous que je ne sois occupé que de ce qui m'intéresse. Je vous assure que je l'oublie pour ne songer qu'aux trente-six vaisseaux de guerre qu'on construit dans les ports d'Angleterre. »

2. Lettre inédite du 14 janvier 1783.

3. Lettre inédite du 13 mars 1776 : « M. Turgot a besoin de réformes pour l'intérêt des finances, et les réformes de cour avaient besoin de beaucoup de courage qu'il ne sera pas en son pouvoir d'inspirer à tout le monde. J'en suis fâché pour le monde et pour la cour... Un roi de France est maître absolu quand il n'a point d'imposition nouvelle à lever sur son peuple, et voilà ce qu'on ne peut plus espérer sans réforme. » — Lettres des 20 et 27 mai 1776 : « Je regrette M. Turgot pour ses bonnes intentions, mais je ne le regrette pas pour moi. J'aurais voulu que le public eût tous les avantages qu'il voulait lui procurer, mais son ministère n'avait pour moi que des inconvénients... On regrettera dans les provinces l'homme du peuple. »

rien... » Et il n'a rien fait », observe Boisgelin<sup>1</sup>. Quand Necker publie son fameux *Compte rendu*, son *Traité de l'administration des Finances*, Boisgelin défend ces documents très attaqués à la cour, soutient qu'on peut être à la fois bon écrivain et bon ministre, et prédit la rentrée de Necker dans le gouvernement<sup>2</sup>. En attendant les noms de Calonne et de Loménie de Brienne, les deux ministres qui précèdent le retour de Necker, reviennent constamment dans la correspondance de l'archevêque d'Aix.

Mais pourquoi se contenter de parler des autres comme ministres quand on pourrait l'être soi-même. Boisgelin nous livre dans une lettre le secret des nobles ambitions qui font battre son cœur. Il se sent du talent, du courage. Il se croit à la hauteur de ceux que la faveur du roi appelle dans son conseil. Il regarde par delà la Manche l'exemple donné par un grand pays, où les institutions libres poussent au premier rang les hommes qui ont reçu le don de l'éloquence et celui du commandement. Ce spectacle excite son ardeur et son envie. A ceux qui lui recommandent de ménager ses forces, Boisgelin répond : « Qu'on ne me parle pas du repos de la santé. La santé n'est que le magasin des forces qu'on doit employer. Je suis égaré dans mon pays et dans mon état. Je vois à deux pas de ce pays d'esclaves frivoles (la France), je vois l'homme fier et

1. Lettre du 10 août 1780. — BOISGELIN écrivait le 13 mars 1776 : « C'est donc vers la Pentecôte que vous renvoyez M. de Malesherbes. Je l'aime et je l'estime. Mais il a beau dire, je compare son passage dans le ministère au voyage de Cyrano dans la lune. La différence est que Cyrano, dit-on, y retrouva la fiole remplie de tout son bon sens, et il crut pouvoir rapporter son bien sur la terre. Mais il n'y avait de bon sens pour M. de Malesherbes que de ne pas venir dans le ministère ou d'y rester. Il paraît que ce sera M. Amelot. Le public ne parle plus de tous les autres. » *Lettres inédites*.

2. Lettre du 17 janvier 1783 : « Je ne serais point étonné du retour de M. Necker, et il faut avouer que la paix lui donnera les moyens, et son intérêt même lui donnera le désir de bien faire. » — 20 janvier 1784 : « Nous croyons qu'on ne peut pas bien traiter les affaires et bien écrire... On dit : C'est un auteur... M. Necker est dévoué à une célébrité qui devient le tombeau de ses espérances. » — Lettre du 4 février 1784 : « J'ai rendez-vous avec M. Necker vers 6 heures. Je le prolongerai autant qu'il me sera possible, il faudra bien que je reste jusqu'à 9 heures chez M<sup>me</sup> Necker. » — Autre lettre de 1784 : « J'ai lu la préface de M. Necker. Il y a cet amour-propre que je lui pardonne, parce que c'est la seule défense qui reste aux hommes de talent contre les oublis puérils de la cour. Mais il a mêlé partout la morale à l'administration, et il n'est vraiment pas permis de ne pas sentir une bonne morale employée à rendre les hommes plus heureux. Je ne parle que de l'introduction, et non de l'ouvrage même. Je ne l'ai pas encore lu, et je crois que sur beaucoup d'objets je ne penserai pas comme lui. » *Lettres inédites* de M. de BOISGELIN.

superbe, exerçant sur ses semblables, rois ou citoyens, le vrai pouvoir que la nature lui donne, et que ne donnent point la fortune et les places. Ce Fox est un homme seul ; il n'a pas d'autre force que d'être instruit et d'être éloquent, et il gouverne sa nation et commande à ses souverains. Voilà Pitt qui va descendre du ministère, et nul ministre ne pourra rien faire jusqu'à ce que cet homme ait repris le pouvoir qui appartient à son génie, et vous me dites : portez-vous bien ! végétez comme l'insecte sur le sol qui vous nourrit, laissez monter en silence une sève insensible jusqu'à ce que les longs hivers aient desséché vos racines et fait tomber jusqu'à la dernière feuille. Oh ! sacrées lois de l'ignorance et de la corruption, il faut faire naître les imbéciles dans votre empire, et renvoyer tous les hommes qui ont du sang dans les veines vers les heureuses terres où leur action peut s'exercer en liberté. L'âme humaine est la liberté même et la servitude est sa mort<sup>1</sup>. »

L'homme qui tient ce beau langage, qui éprouve ces saintes impatiences et ce besoin d'agir, de jouer un rôle dans le gouvernement de son pays, ne pourra jamais s'enfermer dans l'inactivité de la retraite, ni renoncer à ses ambitions. A ceux qui continueront à lui prêcher le repos, il répondra : « Vous ne savez pas qu'on ne vit pas de sa vie, mais de ses sentiments et de ses idées. » Il comprend d'ailleurs les temps nouveaux. En admirant les libres institutions et les grands orateurs de l'Angleterre, en parlant de réformer « les vices de la monarchie », à une époque (1783) où le clergé professait encore dans ses manifestations officielles la doctrine du pouvoir absolu, il semble annoncer, s'il doit arriver jamais au rang suprême, un ministre qui honorera l'épiscopat et saura servir son pays. Cet avenir politique, il l'attend, il le prépare. Il veut que son administration en Provence fasse autour de son nom une auréole. Il veille sur la presse<sup>2</sup>

1. *Lettre inédite* de BOISGELIN, non datée, mais qui, d'après le contexte, est de 1783. Il dit dans cette lettre : « Vous aurez raison quand vous m'accablerez de tout le poids des vices de la monarchie... A quoi sert de se tourmenter quand on ne peut rien. »

2. « L'archevêque de Lyon vous parle de mes embarras (en Provence), et vous ne détruisez point ses idées. » — « Je vous envoie un courrier

qui commence à devenir une puissance, il entretient avec grand soin ses influences de cour. Malheureusement ce n'est pas lui, c'est l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, que les circonstances vont porter au pouvoir.

### III

Quelle destinée étrange que celle de ce personnage qui, dès sa jeunesse, se trace le plan d'un magnifique avenir, qui veut être cardinal, premier ministre, qui y parvient à force de persévérance et d'intrigue, et qui, arrivé au faite des honneurs, échoue misérablement comme homme d'Etat, perd son honneur dans la constitution civile du clergé comme homme d'Eglise, et finit tragiquement dans un commun désastre avec tous les siens, une vie que plus de caractère, de conscience et de génie auraient pu faire si grande. C'est dans son archevêché de Toulouse, aux assemblées du clergé et aux Etats du Languedoc, que Loménie de Brienne avait posé les bases de sa réputation. L'opinion s'était même répandue que Dillon, archevêque de Narbonne, se réservant le côté brillant dans les assemblées, laissait porter à l'archevêque de Toulouse le poids des travaux. « Si M. de Brienne, dit un contemporain<sup>1</sup>, parut bien petit à Versailles, s'il fut bien vil à Sens, il fut, dans le Languedoc et à Toulouse, aussi grand qu'il peut appartenir à un particulier de l'être dans l'administration d'une province ou d'un diocèse. » Cette activité administrative, qu'il avait soin de faire célébrer par toutes les bouches de la renommée, les plans qu'il offrait volontiers au gouvernement, ses relations avec les ministres et les partis les plus divers, sa situation d'académicien, ses coquetteries avec les philosophes et les écrivains, distributeurs de la gloire, lui acquirent peu à peu un renom d'homme d'Etat. Son esprit vif, ses connaissances variées,

d'Avignon... Vous pouvez le faire passer à ce vilain bulletiniste. Il faudrait du moins que cela pût aller à la *Gazette de Leyde* dont il a la correspondance. » *Lettres de M. de BOISGELIN.*

1. Abbé de PRADT, *op. cit.*, I, 442, 444. De Pradt ajoute : « Au reste, il faut savoir si, à l'époque où il eut l'audace d'affronter le ministère, il était encore possible d'être ministre autrement qu'il le fut. »

bien que superficielles, contribuaient à l'illusion entretenue par l'enthousiasme des femmes.

Loménie avait eu le talent de les conquérir à ses intérêts et à son ambition. Ce n'était point une recrue négligeable. « Sous Louis XIV, a écrit Senac de Meilhan, c'était la cour qui gouvernait la ville; aujourd'hui c'est le contraire. » La ville c'était Paris, les salons, la société. « La puissance de ce qu'on appelle en France la société, dit Talleyrand, a été prodigieuse dans les années qui ont précédé la Révolution et même dans tout le siècle dernier... Tous les jeunes gens se croyaient propres à gouverner. On critiquait toutes les opérations des ministres. Ce que faisaient personnellement le roi et la reine, était soumis à la discussion et presque toujours à l'improbation des salons de Paris. Les jeunes femmes parlaient pertinemment de toutes les parties de l'administration<sup>1</sup>. » Norvins assista plus d'une fois aux entretiens politiques entre une grande dame et l'abbé de Montesquiou, alors âgé de trente-deux ans. « Je le rencontrai, dit Norvins, chez la comtesse Charles de Damas, dont l'exaltation chevaleresque cherchait à réchauffer le spiritualisme... concessionnaire de l'abbé de Montesquiou. Je prenais un plaisir infini à leurs conversations souvent très animées et toujours de bonne foi. Jamais je n'ai entendu parler plus purement et plus éloquemment la langue française que par ces deux personnes dont l'esprit faisait autorité dans le monde<sup>2</sup>. » Les Mémoires du temps redisent les noms des autres dames qui avaient le plus d'action sur l'opinion; c'étaient, dit Bachaumont, « l'impérieuse et dominante duchesse de Gramont, la superbe comtesse de Brionne, la princesse de Beauveau à l'esprit séduisant, la comtesse de Montesson revêtue de tous les charmes que l'art peut

1. TALLEYRAND, *Mémoires*, I, 60-63. Talleyrand cite comme dames politiques M<sup>mes</sup> de Staël, de Blot, de Simiane, d'Hénin, etc. Le duc de Lévis (*Souvenirs et portraits*, 1815, 97-105) dit de son côté: « Toutes les têtes étaient bouleversées en France. Les militaires s'occupaient d'administration, les magistrats abandonnaient les procès et rêvaient politique. Les gens de lettres voulaient faire des lois, les abbés parlaient finances et les femmes de tout. Il suffisait de réussir auprès des femmes, puisqu'elles dirigeaient l'opinion. »

2. *Mémorial de Norvins*, publié par L. LANZAC de LABORIE, 1896, 3 vol. in-8, t. I<sup>er</sup>, p. 203.

donner, la précieuse comtesse de Blot au jargon sentimentale, l'enthousiaste comtesse de Tessé, l'idolâtrée comtesse de Châlons, la merveilleuse princesse d'Hénin, la svelte comtesse de Simiane, la piquante marquise de Coigny, la douce princesse de Poix<sup>1</sup>». Tout ce beau monde se mêlait volontiers d'administration, s'essayait au jargon des économistes, au langage des politiques, trouvait enfin amusant de faire et de défaire les ministres.

On connaît les candidats en faveur dans chaque salon et les dames qui les protègent<sup>2</sup>. Aucun d'eux n'était assez fort pour négliger une telle puissance. M. de Boisgelin voit à Paris M<sup>me</sup> de Beauveau dont il nous vante l'esprit et même l'éloquence<sup>3</sup>. Il correspond avec la duchesse de Gramont qui aime à parler politique, à trancher en reine et même en roi de France. « Elle fait et défait les ministres, elle renvoie M. de Castries et dit qu'il prendra les devants de lui-même; elle met à sa place M. de Calonne. Elle donne la guerre au baron de Breteuil. » L'archevêque d'Aix est intéressé par ces nouvelles, mais les redoute. « Pourquoi, dit-il, me choisit-elle avec cette affectation pour ses confidences à la poste quand je ne lui écris qu'une lettre de bonne année. Il me semble qu'elle me donne une préférence qu'elle devrait à ses amis<sup>4</sup>. » Boisgelin avait raison de ne pas vouloir cou-

1. *Mémoires* de BACHAUMONT, 28 mars 1781. — SOULAVIE, *Mémoires historiques du règne de Louis XVI*, 1802, t. IV, p. 171, 172.

2. « Tous les prétendants aux ministères avaient chacun à leur disposition quelques maisons principales de Paris, dont ils faisaient les opinions et le langage. La maison de M<sup>me</sup> de Montesson appartenait à M. l'archevêque de Toulouse, qui partageait avec M. Necker celle de M<sup>me</sup> de Beauveau. C'était chez M<sup>me</sup> de Polignac et à l'hôtel de Luynes, que M. de Calonne trouvait ses appuis. L'évêque d'Arras (Conzié) venait après M. Necker chez M<sup>me</sup> de Blot et chez M. de Castries. M. de Fleury était porté par M<sup>me</sup> de Brionne. Le baron de Breteuil était le second dans beaucoup de maisons, le premier nulle part. M. de Soubise protégeait Foulon. L'hôtel du Châtelet avait son ambition personnelle et rivalisait avec le duc de Choiseul. M<sup>me</sup> de la Reynière était un peu à tout le monde, excepté à M. Necker. Les Noailles disaient du bien de M. de Meilhan, mais le classaient d'une manière secondaire. » *Mémoires* de TALLEYRAND, I, 56, 60.

3. Le 14 août 1779, Boisgelin écrit au sujet d'un procès plaidé à Paris: « M<sup>me</sup> de Beauveau était à l'audience avec le comte de Broglie. Je l'ai vue le soir, et j'ai eu une audience qui valait bien celle du matin. Elle a parlé pendant une heure et demie comme un avocat général, et il n'y en a point sûrement qui parle avec plus d'éloquence... Elle a eu une de ces conversations aimables et faciles qui semblent rafraîchir l'esprit comme un vent doux et frais dans un jour d'été. » Lettre inédite.

4. Lettre inédite du 27 janvier 1783. — Pourtant le 12 décembre 1786, Boisgelin écrit: « Pourquoi donc n'avez-vous pas osé confier au papier ce que vous pouviez me dire sur l'archevêque de Toulouse. Vous étiez

rir le risque des indiscrétions postales de la duchesse de Gramont dont il n'était pas le candidat. Il n'était point non plus soutenu par la princesse de Beauveau toute acquise à l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, et à Necker.

De tous les évêques, c'est Loménie qui l'emportera. Les femmes décidèrent la victoire en sa faveur. Il les invitait à ce fameux château de Brienne dont les visiteurs nous ont décrit les merveilles en témoins oculaires<sup>1</sup>. Au témoignage de Morellet, il avait projeté dès son séjour en Sorbonne de jeter bas la misérable demeure des Loménie en Champagne, tracé déjà, entre deux soutenances de thèses, le plan d'une magnifique demeure qui devait coûter plus de deux millions, et des routes qui devaient y conduire. Le riche mariage de son frère, le comte de Brienne, fournit à la dépense dont l'archevêque de Toulouse prit largement sa part avec ses revenus d'Église. Le château avec ses trois étages, ses vastes dimensions, ses terrasses, ses dépendances, ses écuries de plus de cent chevaux, ses nombreux chenils pour les chasses, offrait aux visiteurs tous les agréments d'une habitation princière où les Brienne tenaient une véritable cour. Ces visiteurs étaient de marque. Le duc d'Orléans y avait un appartement, y passait quelques jours et y laissait volontiers à son départ ses deux fils naturels, les abbés de Saint-Farre et de Saint-Albin, qui, avec l'abbé de Loménie, neveu de l'archevêque de Toulouse, suivaient les chasses en habit noir et culotte violette. De nombreux prélats se rendaient à ce séjour enchanteur, heureux de répondre à l'invitation de leur collègue si fastueux et si accrédité à la cour. Les abbés en quête d'abbaye ou d'évêché entouraient cet « homme important, patron de la jeune cléricature et

bien sûr de votre courrier, et je vous écris à mon aise par un courrier qui doit vous inspirer moins de confiance. » — Nouvelle lettre plus délicate en mars 1789 : « Je ne multiplie pas mes lettres parce que je sais qu'il est plus sûr de ne pas écrire. »

1. Cf. *Mémorial* de J. de NORVINS, I, 92-100. Norvins conte cette anecdote : « Je vois encore cet excellent évêque de Comminges (d'Osmond) que son pied bot avait fait prêtre, quitter chagrin son billard où il aurait passé les nuits, et venir se poser debout, appuyé sur sa queue comme Achille sur sa lance, pour assister aux proverbes, mais en recommandant toutefois au valet de chambre du billard de ne pas déranger sa partie... « Lejeune, lui disait-il, vous vous souviendrez que c'est à moi de jouer. »

académicien ». Les dames accouraient, attirées par la magnificence de la comtesse de Brienne. Elles se trouvaient confondues au château avec des chanoinesses, des abbesses. On ne s'ennuyait pas. Loménie, qui écrivait médiocrement, contait admirablement. Des chansons, des vers, tournés par son grand vicaire et par l'abbé Morellet, s'ajoutaient aux concerts et aux danses. A une époque éprise d'un bel engouement pour les sciences, on avait installé à Brienne, indépendamment d'une grande bibliothèque confiée à un savant bénédictin, un riche cabinet d'histoire naturelle, un cabinet de physique. Un démonstrateur de mérite, Deparcieux, venait de Paris et passait deux mois au château « pour faire des cours aux dames ». On ne manquait pas la messe, mais on y était peu dévot, et la maîtresse du logis avait soin de retenir près d'elle un abbé chargé de lui faire des contes pendant l'office<sup>1</sup>. Le maître de céans, M. de Brienne, auquel son frère l'archevêque avait cédé le droit d'aînesse, apportait une haute distinction, un accueil plein de charme, dans son rôle de maître de maison et jouait un peu au comte de Champagne. Alors qu'en France, tant de familles de plus grande noblesse donnaient les fêtes les plus brillantes dans des châteaux historiques, les châtelains de Brienne avaient réussi à attirer tous les regards. Les visiteurs, surtout les visiteuses, se faisaient au retour l'écho des merveilles dont ils avaient été spectateurs. M<sup>me</sup> de Damas, M<sup>me</sup> d'Houdetot, M<sup>me</sup> de Duras, M<sup>me</sup> de Simiane, qui étaient des habituées de Brienne, en rentrant à la cour, « charmaient la reine et même le roi, en racontant les enchantements de ce palais des fées » dont elles avaient fait le plus bel ornement. Tout le monde voulait voir Brienne, jouir de ces merveilles. Ce concours entretenait autour du nom de l'archevêque de Toulouse une agitation d'opinion, une sorte d'auréole mondaine, qui le signalaient à l'attention du roi et de la France.

Loménie de Brienne avait cherché en dehors des salons des juges plus compétents et des suffrages plus

1. *Mémoires* de MORELLET, t. I, p. 262-270. — *Mémoires* d'ALLONVILLE, t. I, p. 279-280.